

## PETIT MEMOIRE DE CHAMPET

Mon enfance et mon adolescence se sont passées dans le petit village de Champet. J'ai gardé en mémoire un souvenir très présent des années 1926 à 1937.

En ces temps déjà lointains, hélas, ce hameau était animé, vivant, bruyant même, à certains moments qui ponctuaient la vie des quelques centaines de familles qui occupaient toutes les maisons. Il faut dire que la soierie était alors à son apogée et l'usine rassemblait hommes, femmes, adolescents puisqu'on entrait à l'usine dès quatorze ans.

Chaque matin, vers quatre heures, une grosse cloche s'ébranlait, troublant le silence du petit matin. Alors, de chaque demeure partaient des couples de jeunes, des petits enfants que les mères traînaient avec elles pour être confiés à la garderie tandis que les plus grands prenaient la route pour aller en classe. Les ménagères portaient chacune leurs plats à cuire dans la grande cuisine réservée à cet effet et que l'on allait reprendre à la sortie de midi. Toutes les odeurs se mêlaient dans cette immense pièce aux grands fourneaux, où les gratins cuisaient sous l'oeil attentif d'un cuisinier.

Beaucoup de corps de métier se regroupaient dans cette usine - menuisiers, forgerons, comptables, secrétaires, mécaniciens, concierge, lingères, infirmières - oui, on peut dire que c'était la ruche et les métiers tournaient sans arrêt, transformant les rouleaux de fils multicolores en pièces de tissu magnifique. Que de belles étoffes sortaient des doigts magiques des ouvrières : satins brochés, rayonne, damassé ; tout ceci fascinait mon âme d'enfant et je pensais aux belles robes que l'on pourrait faire avec toutes ces belles étoffes. Mais la vie était dure et austère pour chacun.

L'eau sur l'évier était chose inexistante et il fallait attendre son tour pour faire le plein des arrosoirs aux trois fontaines qui alimentaient le hameau en eau potable.

Une fois par mois, c'était l'événement puisque quelques marchands débattaient leurs trésors pour tenter les ouvrières qui avaient leur paye ce jour-là. Colifichets, bimboloterie, articles ménagers mais surtout la mode, les robes, les jupes, les dessous féminins, tout attirait les regards et parfois, la moitié du salaire partait ce jour-là.





Deux épiceries ravitaillaient tous les habitants. Pas de voitures en ce temps-là et les rayons se dégarnissaient très vite. Chaque vendredi, un boucher et un charcutier nous proposaient leurs produits sous un abri. Inutile de vous dire que l'odeur des saucissons fumants, des pâtés, du lard nous chatouillait les narines et les gens se pressaient pour faire leurs achats. Chaque mois aussi les épiciers torréfiaient les grains de café qu'ils recevaient verts et alors, quelle bonne odeur ! Quel régal pour les narines que cette bonne odeur de café grillé...

Un unique lavoir réunissait chaque soir les ouvrières qui rinçaient leur linge après l'avoir fait bouillir dans de grandes lessiveuses - que d'échanges à ce moment-là ! Les nouvelles gaies ou tristes se transmettaient, rythmées par le bruit des battoirs qui claquaient le linge pour en faire sortir le savon. L'eau nous éclaboussait en grandes gerbes et les cris que nous poussions alors n'étaient pas tristes. Parfois, quand il y avait de la place, juchées sur la pointe des pieds, nous rincions quelques mouchoirs ou quelques serviettes sous l'oeil moqueur des garçons qui nous regardaient.

Trois cafés aussi se partageaient la clientèle. Ils étaient surtout pleins en fin de semaine, surtout celui qui avait un piano mécanique et où la jeunesse s'en donnait à coeur joie. Quand les portes étaient ouvertes à la belle saison, les échos de la musique se répandaient, mettant une note de gaieté et de fête chaque dimanche.

Une fois par an aussi, c'était la vogue. Quelques camelots se rangeaient le long de la caserne, la musique était de la partie et nous admirions autant les instruments rutilants que les sons qui s'échappaient de ceux-ci. Mais surtout, c'étaient les jeux qui nous ravissaient de bonheur quand nous avions une dizaine d'années. Je me souviens comme si c'était hier de la grosse corde tendue d'une maison à l'autre et qui traversait la grande route, l'unique route. Au milieu de cette corde, une volaille, un lapin, un canard étaient suspendus, morts, attendant qu'un homme, les yeux recouverts d'un bandeau, les frappe avec une longue perche. Un temps limite était accordé pour cette opération et les applaudissements punctuaient les réussites des concurrents. Pour les enfants, c'étaient les batailles de confettis multicolores qui recouvraient le sol comme un tapis.

Le dimanche après-midi, à la belle saison, c'étaient les jeux de boules qui se remplissaient et les parties animées duraient jusqu'à la nuit. L'hiver, c'étaient les interminables parties de cartes dans les cafés remplis de fumée et d'odeur de tabac. Les femmes, pendant ce temps, s'occupaient des enfants, allaient se promener ou repassaient le linge de la semaine.

Un petit tortillard, plusieurs fois par semaine, transportait le charbon qui alimentait l'usine, et quelle joie pour nous de voir sortir la fumée de la locomotive et son cri strident résonner encore à mes oreilles !

Mon mari se rappelle l'avoir pris, enfant avec ses parents et l'hiver, un gros poêle à charbon réchauffait les voyageurs qui le prenaient à Pont de Beauvoisin. Parfois, quand il était trop chargé il n'arrivait pas à grimper la côte et j'entends encore ses "teuf, teuf" poussifs qui nous faisaient rire.

Deux épiciers qui arrivaient bien à vivre, trois cafés, un marchand de vin et de charbon qui au début faisait ses livraisons avec une voiture à cheval. Plusieurs fermes à côté nous procuraient du bon lait, des fromages, des oeufs.. Oui, c'était une vie saine et simple.

Mais l'été, le village vivait ; chacun sortait une chaise pour fumer une pipe ou faire de la lecture ou bavarder tout simplement jusqu'à ce que les étoiles scintillent au ciel donnant le signal du repos pour la nuit. Les enfants jouaient à la marelle, à chat perché, à la ronde. Ainsi coulaient les jours, les semaines, les mois et enfin, cette fête de Noël venant mettre sa lumière dans cette grisaille hivernale. Noël fête magique, messe de minuit où nous nous rendions en famille, munis d'une lampe tempête. Parfois, la route scintillait comme un miroir, enneigée ou verglacée selon les années ; malgré le froid, malgré la neige, c'était avec joie que nous arrivions à l'église du village où Jésus nous tendait les bras. Puis le dimanche avant ou après Noël, un bel arbre de Noël réunissait tous les ouvriers et leurs enfants et c'était la vraie fête. De superbes jouets tirés au sort par chaque enfant, un sac de papillotes, une brioche, des oranges, nous en avions les bras chargés. De petites saynètes, des chants, un compliment pour remercier les patrons, oui, cette fête nous en rêvions tout le long du mois de Décembre. Et elle mettait dans nos coeurs une joie que personne ne pourrait nous ravir.

La vie, comme partout, a bien changé dans ce petit village natal, c'est sûr ; chaque fois que j'y retourne, des souvenirs m'assaillent nombreux et c'est à ce passé révolu mais qui a contribué à donner à mon enfance des joies, des peines, des odeurs, des sensations, des rêves, que je dois d'avoir été, avec l'amour de mes chers parents, une petite fille heureuse.

Josette PHILIPPE JANON.